

Après les rois et les princesses littéraires de la famille Bonaparte, voici les reines et les princesses :

Hortense-Eugénie, fille de Joséphine, impératrice des Français, et épouse de Louis Bonaparte, roi de Hollande, a laissé des mémoires inédits écrits par elle-même : ce sont des fragments de ses voyages en Italie, en France et en Angleterre pendant l'année 1831.

La princesse Elisa, sœur de Napoléon 1^{er}, et grande duchesse de Toscane, elle aussi, à ses loisirs, composait, dit-on, des romances, comme Pauline Bonaparte, princesse de Borghèse, deuxième sœur de Napoléon, composait des romans sur le compte desquels l'auguste prisonnier de Sainte-Hélène s'égayait assez volontiers. C'est peut-être ici l'occasion de dire que l'empereur Napoléon, à l'endroit des productions littéraires de ses frères et sœurs, se montrait lecteur peu plaisant et critique très-sévère. Si Lucien Bonaparte n'aimait pas le gouvernement et la politique de Napoléon, en revanche celui-ci n'aimait pas du tout les œuvres de son frère Lucien. Il ne manquait jamais l'occasion d'une critique, et lorsque cette occasion ne se présentait pas, il la faisait naître. C'est ce qui lui arriva maintes fois à Sainte-Hélène. "On lui disait un jour, rapporte M. de Las-Cazes, que Lucien avait tout prêt, avec la *Cypréide*, un autre poème semblable à son *Charlemagne*. C'était *Charles Martel* en Corse, et en outre une douzaine de tragédies, ni plus ni moins.

—Mais il a donc le diable au corps, mon frère Lucien ! s'écria l'empereur."

On lui avait dit aussi que son frère Louis avait fait un roman.

"Il pourra avoir de l'esprit et de la grâce, répliqua-t-il, mais ce ne sera pas toutefois sans métaphysique sentimentale ni sans maïseries philosophiques."

On lui dit encore que la princesse Elisa avait fait un roman, ce qu'il ne savait pas. Enfin, il n'y avait pas jusqu'à la princesse Pauline qui n'eût le sien, assurait-on. "Oh ! pour celle-là, reprit l'empereur, l'héroïne, oui, mais l'auteur, non ; et à ce compte, ajoutait-il, il n'y aurait donc que Caroline qui ne serait pas auteur ? Aussi bien, dans sa petite enfance, on la regardait comme la sotte et la Cendrillon de la famille."

Une autre fois, on cherchait un sujet de lecture : l'empereur demanda *Charlemagne*, de son frère Lucien. Il a analysé le premier chant, puis parcouru plusieurs autres, puis cherché le sujet, le plan.... "Que de travail, que d'esprit, que de temps perdu ! s'écria-t-il. Quel décousu de jugement et de goût ! Voilà vingt-mille vers dont quelques-uns peuvent être bons, pour ce que j'en sais ; mais ils sont sans couleur, sans but, sans résultat. C'est dans l'auteur, une vocation forcée, sans doute, encore n'est-elle pas mal suivie. Comment Lucien, avec tout son esprit, ne s'est-il pas dit que Voltaire, maître de sa langue et de sa poésie, à Paris, au milieu du sanctuaire, a échoué dans une pareille entreprise ? Comment lui, Lucien, a-t-il pu croire qu'il était possible de faire un poème français en pays étranger, hors de la capitale de la France ? Comment a-t-il pu prétendre établir un rythme nouveau ? Il a fait là une histoire en vers et non un poème épique.

"Le poème épique ne comporte pas l'histoire d'un homme, mais seulement celle d'une passion ou d'un événement. Et quel sujet encore a-t-il été prendre ? Quels noms barbares il a introduits ! A-t-il cru relever la religion qu'il pensait abattue ? Son ouvrage serait-il un poème de réaction ? Il sent du reste tout à fait le sol sur lequel il fut composé : ce ne sont que des prières, des prières, la domination temporelle des papes, etc., etc. A-t-il pu consacrer vingt mille vers à des absurdités qui ne sont plus du siècle, à des préjugés qu'il ne peut avoir, à des opinions qui ne sauraient être les siennes ? C'est prostituer son talent. Quel travers, et quo ne pouvait-il pas faire de mieux ! car il a certainement de l'esprit, de la facilité, du faire, du travail. Or il était à Rome, au milieu des plus riches matériaux, à même de satisfaire à toutes les recherches ; il connaissait la langue italienne ; nous n'avons pas de bonnes histoires d'Italie, il pouvait la composer. Son talent, sa position, sa connaissance des affaires, son rang pouvaient la rendre excellente et classique. Il eût fait un vrai présent au monde littéraire et se fût rendu immortel. Au lieu

de cela, qu'est-ce que son poème ? Que sera-t-il à sa réputation ? Il s'ensevelira dans la poussière des bibliothèques, et son auteur obtiendra tout au plus quelques minces articles, peut-être ridicules, dans les dictionnaires biographiques ou littéraires.

"Que si Lucien ne pouvait échapper à sa destinée de faire des vers, il était digne, convenable et adroit à lui d'en soigner un manuscrit magnifique, de l'enrichir de superbes dessins, d'une riche reliure ; d'en régaler parfois les yeux des dames, d'en laisser percer de temps à autre quelques tirades et de le laisser en héritage avec la défense sévère de le publier jamais. On eût alors compris ses jouissances....."

C'est M. de Las-Cazes qui raconte cela dans son *Mémorial*. Mais que "le petit philosophe" de Paoli aurait eu beau jeu pour répondre aux passages les plus malheureux de cette critique, en ce qui touche "la réaction religieuse, la domination temporelle des papes, la croyance dans la force et la puissance de l'Eglise catholique, toutes choses qui, d'après le censeur, tenaient à des préjugés qui n'étaient plus du siècle, à des opinions qui ne sauraient être les siennes..."

Lucien n'avait qu'un mot à dire :— Monsieur mon frère, avez-vous donc oublié à Sainte-Hélène, au milieu de vos infortunes, ce que vous disiez à Paris à votre préfet Frochot, au temps des pompes impériales et de votre toute puissance ?

"Je crois en Dieu, monsieur le préfet ; je ne le discute pas ; je le sens. Je suis catholique par les yeux comme par le cœur. Le protestantisme fait des penseurs, des philosophes et des savants ; le catholicisme enfante des héros, des poètes et des artistes... Le peuple de Paris, dont l'intelligence est si vive, s'ennuierait dans les temples froids, monotones et dénudés des protestants. Il lui faut, au peuple français, la majesté des grandes basiliques, ornées de tableaux et de statues ; c'est là qu'il sent ce que j'éprouve : un frémissement de la divinité!..."

Je ne saurais clore cette légende des Bonaparte littéraires sans y comprendre l'empereur régnaunt Napoléon III, dont le livre de *César* a paru il y a deux jours à Paris. Beaucoup d'autres publications du même auteur ont précédé celle-ci.— Dans l'exil et pendant sa captivité de Ham, très-jeune encore, Louis Napoléon s'occupait de science, d'économie politique, de questions sociales ; il étudiait les besoins de son pays et les moyens d'y satisfaire. Il lui arriva même de composer des vers. On a de lui une pièce intitulée : *Deux mots à M. de Chateaubriand sur la duchesse de Berri*.—Paris, 1833, in-8 de 16 pages.

En 1845, le *Constitutionnel* publia une lettre dans laquelle, à l'occasion de la mort de son oncle le roi Joseph, le prince déclarait renoncer à toute prétention dynastique pour se vouer aux intérêts de la démocratie. Ses ouvrages les plus connus sont : *les Idées napoléoniennes*, in-8 de 76 pages. Dans ce livre, après avoir réuni quelques idées générales sur les formes et la mission des gouvernements, l'auteur apprécie à son point de vue le rôle de Napoléon comme *exécuteur testamentaire de la révolution*. "Napoléon, dit le prince Louis en reproduisant les paroles de l'empereur, dessouilla la révolution, affermit les rois, ennoblit les peuples." Entre autres publications principales du même écrivain, il faut citer ses *Considérations politiques et militaires sur la Suisse*, son *Manuel d'artillerie*, ses fragments historiques et son traité "sur l'extinction du paupérisme." Nous n'annotons point un grand nombre d'opuscules : sur la question des sucres, les amores fulminantes, lettre à Lamartine, etc., etc.

Le nom de Louis Napoléon Bonaparte sera certainement placé au premier rang parmi les écrivains les plus féconds du Parnasse impérial.

Un Napoléon qui a fait moins de bruit dans le monde politique et littéraire, c'est le prince Pierre Bonaparte, qui, à l'heure qu'il est, vit modestement retiré dans sa maison d'Auteuil, heureux et satisfait des calmes loisirs de l'étude, suivant le précepte d'Horace dans son ode *Deligenda mediocritas*. Les œuvres du prince sont : *Nabuchodonosor*, tragédie italienne, en 5 actes, de J. B. Niccolini, imitée en vers français (1) ; le *Capitaine Moneglia à Solferino*,

(1) Paris, Dentu, 1864.—Imprimerie administrative de Paul Dupont.—Grand in-8 sur papier vélin.